

# UNE TRADUCTION INÉDITE ET COMMENTÉE DU POÈME « À NEW YORK », DE LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR

Vanessa Ferreira de OLIVEIRA\*

**RÉSUMÉ:** Dans cet article, nous proposons une traduction du poème « À New York », issu du recueil *Éthiopiennes*, de 1956, du poète sénégalais Léopold Sédar Senghor. Devant la complexité et la richesse lexicale et contextuelle du poète, nous partagerons les difficultés trouvées lors de la traduction. Même si « traduire, c'est trahir », selon la locution italienne, nous avons essayé de respecter au maximum le style senghorien en considérant son éthos et le rythme du poème.

**MOTS-CLÉS :** Léopold Sédar Senghor. Traduction. Poésie. Francophonie. Littérature africaine. Littérature francophone.

## Introduction

Le poème auquel nous proposerons une traduction s'appelle « À new York », du poète sénégalais Léopold Sédar Senghor, et est issu du recueil *Éthiopiennes*, de 1956<sup>1</sup>. Le titre de ce recueil est un néologisme composé à partir du nom d'un pays africain, l'Éthiopie, dont la racine grecque, *aethiops*, signifie « face brûlée ou noire » ; ce nom fait aussi référence à une espèce de singes vivant dans la région. Toutefois, le nom de ce pays apparaît comme un adjectif substantivé avec le suffixe *ique* issu du grec ancien signifiant « qui est propre à », suffixe présent dans plusieurs odes grecques telles que celles de Pindare (poète grec évoqué dans son poème « Hosties Noires ») : Olympiques, Pythiques, Isthmiques. Ce titre mélangeant l'Afrique et l'Europe tout en ayant le mot « noir » dans sa

---

\* Aliança francesa. São Paulo – SP – Brasil – 01223-011 – vfoliveira@usp.br. Mestre em Linguística pela Universidade de São Paulo (2006).

<sup>1</sup> Voir Senghor (1956).

composition annonce alors deux éléments constitutifs de l'œuvre senghorienne : le métissage culturel et la négritude, ce qu'on peut vérifier dans le poème « À New York ».

Ce qui est aussi intéressant dans ce recueil, c'est sa construction telle qu'une partition musicale contenant trois parties. La première avec sept poèmes célébrant l'Afrique et son mysticisme, un poème dramatique, des élégies et une postface qui est un manifeste poétique où Senghor rappelle l'importance des poètes noirs dans les lettres françaises en évoquant des éléments de la culture négro-africaine aboutissant au symbole du « métis culturel » incarné par l'écrivain noir d'expression française.

Le poème en question, « À New York », est inséré dans la première partie du recueil, c'est le sixième poème et Senghor, dans sa « partition », précise que ce chant a été composé « pour un orchestre de jazz : solo de trompette ». Il faut donc lire ce poème en ayant à l'esprit la force de la trompette, l'instrument à vent le plus aigu de la famille des cuivres, tout en songeant à l'intention de Senghor quand il la choisit.

En ayant tout cela à l'esprit et dans le respect de l'éthos senghorien, nous vous proposerons une traduction du poème « À New York ».

## **Problèmes et choix dans la traduction**

La traduction faite est disponible à la fin de ce travail en Appendice, ainsi que le poème original complet qui la suit en Annexe. Le travail de traduction a été fait à partir d'une analyse préalable du texte et d'un projet de traduction.

Il faut tout d'abord considérer la complexité et la richesse du lexique senghorien pouvant toutefois s'avérer une pierre d'achoppement dans la traduction. Au long du poème, on côtoie des mots précieux voire des néologismes (le titre en est un exemple), des onomatopées, des structures phrasales originales et du lexique lié à sa culture et son vécu. Ce qui est beau, c'est que son choix lexical révèle son Afrique ; quoiqu'il soit de l'autre côté de l'océan, en Amérique du Nord, il reste toujours attaché à sa culture en tenant à l'exalter et à lui rendre hommage.

Pour illustrer cela, voici quelques exemples de mots vieux et littéraires :

Dans le verset 15, « follets », qui veut dire « légèrement fou » : « si agitées de feux follets » sera traduit par fogo fátuo pour garder l'allitération de la lettre f : « *tão agitadas de fogos fátuos* ».

Une traduction inédite et commentée du poème « À New York », de Léopold Sédar Senghor

Dans le verset 10 de la partie II, « sourdre », qui veut dire « naître, surgir » : « Une brise verte de blés sourdre des pavés labourés », traduit par surdir : « *Uma brisa verde de trigos surdir dos pavimentos trabalhados* ».

La sensualité fait partie de l'œuvre senghorienne et ce n'est pas différent dans ce poème-ci, le verset 11 de la partie II en est un exemple et là s'avère aussi le purisme recherché par Senghor dans le choix de la préposition « de » pour désigner les matériaux. On peut utiliser les prépositions « de » et « en » pour les matériaux, cependant l'usage de « en » est beaucoup plus courant et ordinaire, c'est pourquoi donc ceux qui tiennent au langage raffiné préfèrent la préposition « de » pour les compléments de matières :

« Croupes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques fabuleux »

Traduction :

« *Nádegas de seda e seios de ferros de lança, balés de nenúfares e de máscaras fabulosas* ».

Ce qui a suscité quelques questions aussi, ce sont les mots qui font référence au paysage (faune et flore) et aux produits africains et caribéens. Dans le verset 6 de la partie III, nous rencontrons les animaux « caïmans et lamantins » :

« Voilà tes fleuves bruissants de caïmans musqués et de lamantins aux yeux de mirages ».

Le mot « caïmans » nous a posé un problème puisqu'en portugais il y a la traduction littérale, « *caiman ou caimão* », mais aussi « *jacaré* ». Celui-ci, un nom plus commun pour désigner plusieurs espèces de reptiles crocodiliens et celui-là un genre typique des Amériques du Sud et Centrale. Nous avons donc choisi la première option, « caiman », puisque les références géographiques étaient quelque chose de cher à Senghor et, par conséquent, respecter son souhait de rendre hommage à la culture de pays noirs. Nous croyons que « caiman » nous renvoie plutôt aux Caraïbes tandis que « *jacaré* » nous remettrait au Brésil. Cela a donné la traduction suivante :

« *Eis teus rios barulhentos de caimans cheios de musgo e de peixes-boi com olhos de miragens* ».

Dans le verset 13 de la partie II, nous avons le « rhum » : « Et j'ai vu le long des trottoirs, des ruisseaux de rhum blanc ». Le *rum* est une eau-de-vie originaire des Antilles et existe aussi au Brésil. Ce qui a donné :

« *E vi ao longo das calçadas, riachos de rum branco* ».

Dans le verset 2 de la partie II, il y a des références à la Bible pas très évidentes et on les a gardées telles qu'elles sont :

« New York ! or voici le temps de la manne et de l'hysope ».

Le vocable « manne », selon le Larousse est une « nourriture providentielle et miraculeuse dont bénéficièrent les Hébreux dans la traversée du désert du Sinaï après leur sortie d'Égypte » et l' « hysope », une plante originaire d'Europe méridionale et d'Afrique du Nord, naturalisée en Amérique du Nord et citée dans la Bible lors des rituels de purification juifs.

Nous avons choisi de les traduire littéralement puisque ces mots existent en portugais :

« *Nova York! contudo eis o tempo do maná e do hissopo* ».

Une expression qui nous a posé des questions pour la traduction a été « caillots de sang » dans l'avant-dernier verset de la partie II du poème :

« Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes larmes tomber en gros caillots de sang ».

On peut facilement trouver la traduction « *coágulo* », néanmoins, cette traduction appauvrit un peu le poème et le sens recherché par Senghor. On voit que le mot sang y apparaît sept fois, cela ne paraît pas un hasard. Nous avons donc choisi de la traduire par « *coágulos de sangue* », quoique redondant, ce choix est plus littéral et fidèle au poème :

« *Escuta Nova York! Ô escuta tua voz máscula de cobre tua voz vibrante de oboé, a angústia contida de tuas lagrimas cair em grandes coágulos de sangue* ».

Pour finir les choix de traduction, l'expression qui a été traduite de la façon la plus libre et selon la culture de la langue cible, c'est « un bond de jaguar » dans le verset 8 de la partie I :

« – C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar ».

Littéralement, cela veut dire « *um pulo de jaguar* ». Tout d'abord, nous avons pensé à « *pulo do gato* », toutefois, il nous paraît que Senghor souhaitait mettre en relief la soudaineté de cette « fièvre » qui nous saisit au bout de trois semaines à New York. Pour exprimer cela en portugais, nous croyons que « *um piscar de olhos* » s'avère une solution plus adéquate :

« – *É no fim da terceira semana que a febre vos pega em um piscar de olhos* ».

En ce qui concerne le rythme du langage guidé surtout par la ponctuation, nous avons choisi d'être complètement fidèles au poème. Dans la syntaxe choisie

Une traduction inédite et commentée du poème « À New York », de Léopold Sédar Senghor

par Senghor, prédomine la juxtaposition et l'économie des virgules et des liens logiques. Nous avons respecté son choix puisque nous considérons que c'est cohérent au souffle et à la force de la trompette, instrument à vent (ainsi que le hautbois de l'avant-dernier verset de la partie II) choisi pour ce morceau de la « partition » de Éthiopiennes et aux effets souhaités par le poète. Ces versets dans la partie II sont un bon exemple de ce que nous venons de dire :

« Une brise verte de blés sourdre des pavés labourés par les pieds nus de danseurs Dans

Croupes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques fabuleux

Aux pieds des chevaux de police, les mangués de l'amour rouler des maisons basses. »

D'ailleurs nous n'avons pas saisi le sens de la préposition « Dans » lors du verset cité ci-dessus, pourquoi la majuscule ? Nous l'avons préservé comme dans l'original.

Ensuite, bien que nous ne comprenions pas l'usage des tirets dans le verset 5 de la partie II, nous les avons aussi gardés :

« – C'est l'heure du thé chez le livreur-en-produits-pharmaceutiques »

Traduction :

« – *É a hora do chá no entregador-de-produtos-farmacêuticos* ».

Cela peut suggérer une accélération dans le rythme du verset ou encore une certaine ironie à l'égard de ce métier.

Concernant les adjectifs possessifs, nous avons choisi la deuxième personne de traitement « *Tu* » au lieu de la troisième « *Você* », cela parce que nous souhaitons éviter une possible confusion. En portugais, quoique « *tu* » et « *você* » fassent référence à la deuxième personne (notre interlocuteur), « *você* » appartient à la troisième personne grammaticale et doit forcément se conjuguer telle quelle, ainsi que ses respectifs déterminants, pronoms et adjectifs.

Cela étant, pour le verset 2 de la partie I, « Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre », nous avons traduit « *Tão tímido no começo diante dos teus olhos de metal azul, teu sorriso de gelo* ».

Pour le verset 15 de la partie II, « Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes larmes tomber en gros caillots de sang », nous avons traduit « *Escuta Nova York! Ô escuta tua voz*

*máscula de cobre tua voz vibrante de oboé, a angústia contida de tuas lágrimas cair em grandes coágulos de sangue ».*

Pour conclure, il faut signaler la quasi-impossibilité de reproduire l'effet du choix par le passé simple des verbes « créer » et « dormir » dans la conclusion du poème :

« Et les oreilles, surtout les oreilles à Dieu qui d'un rire de saxophone créa le ciel et la terre en six jours.

Et le septième jour, il dormit du grand sommeil nègre. »

L'usage du passé simple au lieu du passé composé nous éloigne de l'énonciation montrée tout au long du poème comme, par exemple, dans le tutoiement par rapport à New York, dans l'usage de la première personne « je » et de l'adjectif possessif « ta ». Cette relation énonciative Je-Tu est brisée à la conclusion du poème puisque là, c'est la voix énonciative qui apparaît étant donné qu'on parle de Dieu et le créateur est coupé de la scène énonciative.

Cet effet de coupure et éloignement produit par le passé simple nous ne pouvons malheureusement pas recréer dans notre traduction :

*« E os ouvidos, sobretudo os ouvidos a Deus que de um riso de saxofone criou o céu e a terra em seis dias.*

*E no sétimo dia, ele dormiu o grande sono negro. »*

## Conclusion

Dans ce travail, nous avons choisi le poème intégral « À New York », du recueil *Éthiopiennes*, de 1956, de Léopold Sédar Senghor, à être traduit du français vers le portugais brésilien. Pour cela, nous avons d'abord écrit un petit projet de traduction dans lequel nous avons décidé d'avoir comme public cible les Brésiliens d'aujourd'hui ayant quand même une certaine connaissance préalable de l'éthos senghorien vu qu'on a décidé de maintenir son style et de ne pas trouver des euphémismes ou des vocables synonymiques plus simples pour la traduction du lexique senghorien, si riche et méritant d'être respecté.

Cela étant, nous avons travaillé dans le but de préserver au maximum les intentions lexicales du poète même si cela peut engendrer des difficultés et un besoin de recherche vis-à-vis du lecteur brésilien de nos jours.

Toutes les décisions prises au long de cette traduction ont considéré le rythme du texte ainsi que l'éthos du poète.

Une traduction inédite et commentée du poème « À New York », de Léopold Sédar Senghor

**FIRST AND COMMENTED TRANSLATION OF THE POEM  
“TO NEW YORK,” BY LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR**

**ABSTRACT:** *In this article, we propose a translation of the poem “To New York” from the 1956 collection *Éthiopiennes* by the Senegalese poet Léopold Sédar Senghor. Before the complexity and the lexical and contextual richness of the poet, we will share the difficulties found during the translation. Despite the fact that “to translate is to betray”, as the Italian saying goes, we have tried to respect the Senghorean style as much as possible by considering its ethos and the rhythm of the poem.*

**KEYWORDS:** *Léopold Sédar Senghor. Translation. Poetry. Francophonie. African literature. Francophone literature.*

**RÉFÉRENCES**

SENGHOR, L. S. *Éthiopiennes*. Paris : Éditions du Seuil, 1956.

**BIBLIOGRAPHIE CONSULTÉE**

UN JOUR un poème. Léopold Sédar SENGHOR : poèmes, oeuvres et biographie. Disponible en: <http://www.unjourunpoeme.fr/auteurs/senghor-leopold-sedar>. Accès en: 15 oct. 2021.

WABERY, A. A. Le siècle Senghor. *Nouvelles Études Francophones*, Lincoln, v.21, n.2, p.66-69, 2006.

ZAVAGLIA, A.; RENARD, C. M. C.; JANCZUR, C. A tradução comentada em contexto acadêmico: reflexões iniciais e exemplos de um gênero textual em construção. *Aletria: Revista De Estudos De Literatura*, n.25, v.2, p.331–352, 2015. Disponible en: <https://doi.org/10.17851/2317-2096.25.2.331-352>. Accès en : 15 oct. 2021.

## APPENDICE

Traduction du poème « À New York », du recueil Éthiopiques.

Em Nova York

- I -

Nova York! No começo eu fui confundido por tua beleza, essas garotas altas douradas com longas pernas.

Tão tímido no começo diante dos teus olhos de metal azul, teu sorriso de gelo

Tão tímido. E a angústia ao fundo das ruas de arranha-céu

Levantando olhos de coruja em meio ao eclipse do sol.

Sulfurosa tua luz e os toneis lívidos, cujas cabeças fulminam o céu.

Os arranha-céus que desafiam os ciclones sobre seus músculos de aço e sua pele patinada de pedras.

Porém quinze dias nas calçadas carecas de Manhattan

- É no fim da terceira semana que a febre vos pega em um piscar de olhos

Quinze dias sem um poço nem pasto, todos os pássaros do ar

Caindo de repente e mortos sob as altas cinzas dos terraços.

Nem um riso de criança em flor, sua mão na minha mão fresca

Nem um seio materno, pernas de nylon. Pernas e seios sem suor nem odor.

Nem uma palavra terna na ausência de lábios, nada além de corações artificiais pagos em moeda forte

E nem um livro onde ler a sabedoria. A paleta do pintor floresce dos cristais de coral.

Noites de insônia ô noites de Manhattan! tão agitadas de fogos fátuos, enquanto buzinas berram horas vazias

E que as águas obscuras carregam amores higiênicos, tais quais enchentes com cadáveres de crianças.

- II -

Eis o tempo dos signos e das contas

Nova York! Ora, eis o tempo do maná e do hissopo.

Basta ouvir os trombones de Deus, teu coração bater no ritmo do sangue teu sangue.

Eu vi no Harlem zumbindo de barulhos de cores solenes e de odores flamejantes  
- É a hora do chá no entregador-de-produtos-farmacêuticos

Eu vi se preparar a festa da Noite ao fim do dia

É a hora pura na qual nas ruas, Deus faz germinar a vida pré-memória

Todos os elementos anfíbios brilhando como sóis.

Harlem Harlem ! eis o que vi Harlem Harlem !

Uma brisa verde de trigos surdir dos pavimentos trabalhados pelos pés nus de dançarinos Em

Nádegas de seda e seios de ferros de lança, balés de nenúfares e de máscaras fabulosas

Aos pés dos cavalos da polícia, as mangas do amor rolar das casas baixas.

E vi ao longo das calçadas, riachos de rum branco riachos de leite negro no nevoeiro azul dos charutos.

Eu vi o céu nevar na noite das flores de algodão e das asas de serafins e dos penachos de feiticeiros.

Escuta Nova York! Ô escuta tua voz máscula de cobre tua voz vibrante de oboé, a angústia contida de tuas lágrimas cair em grandes coágulos de sangue

Escuta ao longe bater teu coração noturno, ritmo e sangue do tam-tam, tam-tam sangue e tam-tam.

- III -

Nova York! eu digo Nova York, deixa afluir o sangue negro no teu sangue

Que ele desenferruje tuas articulações de aço, como um óleo essencial

Que ele dê a tuas pontes a curva das nádegas e a leveza dos cipós.

Vanessa Ferreira de Oliveira

Eis que voltam os tempos muito antigos, a unidade reencontrada a reconciliação  
do Leão do Touro e da Árvore

A ideia ligada ao ato a orelha ao coração o signo ao sentido.

Eis teus rios barulhentos de jacarés cheios de musgo e de peixes-boi com olhos  
de miragens.

E nenhuma necessidade de inventar as Sereias.

Mas basta abrir os olhos ao arco-íris de Abril

E as orelhas, sobretudo as orelhas de Deus que de um riso de saxofone criou o  
céu e a terra em seis dias.

E no sétimo dia, ele dormiu o grande sono negro.

## ANNEXE

Poème original intégral choisi pour la traduction

À New York

(pour un orchestre de jazz : solo de trompette)

- I -

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.

Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre

Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel

Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.

Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel

Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.

Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan

- C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar

Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air

Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.

Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche

Pas un sein maternel, des jambes de nylon. Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.

Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte

Et pas un livre où lire la sagesse. La palette du peintre fleurit des cristaux de corail.

Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures vides

Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

- II -

Voici le temps des signes et des comptes

New York ! or voici le temps de la manne et de l'hysope.

Il n'est que d'écouter les trombones de Dieu, ton cœur battre au rythme du sang  
ton sang.

J'ai vu dans Harlem bourdonnant de bruits de couleurs solennelles et d'odeurs  
flamboyantes

- C'est l'heure du thé chez le livreur-en-produits-pharmaceutiques

J'ai vu se préparer la fête de la Nuit à la fuite du jour.

C'est l'heure pure où dans les rues, Dieu fait germer la vie d'avant mémoire

Tous les éléments amphibies rayonnants comme des soleils.

Harlem Harlem ! voici ce que j'ai vu Harlem Harlem !

Une brise verte de blés sourdre des pavés labourés par les pieds nus de danseurs  
Dans

Croupes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques  
fabuleux

Aux pieds des chevaux de police, les mangues de l'amour rouler des maisons  
basses.

Et j'ai vu le long des trottoirs, des ruisseaux de rhum blanc des ruisseaux de lait  
noir dans le brouillard bleu des cigares.

J'ai vu le ciel neiger au soir des fleurs de coton et des ailes de séraphins et des  
panaches de sorciers.

Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois,  
l'angoisse bouchée de tes larmes tomber en gros caillots de sang

Écoute au loin battre ton cœur nocturne, rythme et sang du tam-tam, tam-tam  
sang et tam-tam.

- III -

New York! je dis New York, laisse affluer le sang noir dans ton sang

Qu'il dérouille tes articulations d'acier, comme une huile de vie

Une traduction inédite et commentée du poème « À New York », de Léopold Sédar Senghor

Qu'il donne à tes ponts la courbe des croupes et la souplesse des lianes.

Voici revenir les temps très anciens, l'unité retrouvée la réconciliation du Lion du Taureau et de l'Arbre

L'idée liée à l'acte l'oreille au cœur le signe au sens.

Voilà tes fleuves bruissants de caïmans musqués et de lamantins aux yeux de mirages. Et nul besoin d'inventer les Sirènes.

Mais il suffit d'ouvrir les yeux à l'arc-en-ciel d'Avril

Et les oreilles, surtout les oreilles à Dieu qui d'un rire de saxophone créa le ciel et la terre en six jours.

Et le septième jour, il dort du grand sommeil nègre.

